

CHAPITRE PREMIER

Haute-Savoie

“J’ai appris il y a presque deux mois la grossesse de Léa. Cette nouvelle succédait à un événement aussi imprévisible : la désagrégation complète des dépouilles qui occupaient le paysage depuis la survenue du Désastre. Os, dents et cheveux devenus poussière impalpable. La première est riche de joie mais aussi d’appréhension. Le second nous soulage tout en nous interrogeant profondément. Au moins ne serons nous pas les fossoyeurs du monde.

Les morts ne sont plus que des traces pathétiques et volatiles, disparaissant au moindre frémissement d’air. « Poussière, nous retournons à la poussière... » la formule chrétienne, d’une sobre élégance, s’impose à ma mémoire d’athée.

Curieusement cependant je ne trouve pas de réconfort dans cette normalisation du quotidien. Si nous pouvons à nouveau tout observer, visiter sans craindre de vision macabre, le vide en est plus oppressant. Plus douloureux. Et nous condamne à ressentir l’étendue de la catastrophe, cette invraisemblable hécatombe. »

Incapable de mieux expliquer ce que je ressens, j’enregistre ces lignes imparfaites, loin de résumer avec justesse nos dernières semaines. Je me suis contraint à reprendre l’écriture, soucieux, peut-être inutilement, de laisser à nos successeurs une trace de ce que nous vivons. De ce que nous ressentons.

J’envisage un instant d’évoquer les détails de notre récente installation avant de renoncer à l’inventaire sans doute fastidieux de nos travaux : qui se souciera dans l’avenir de nos expéditions pour nous procurer un groupe électrogène industriel ou une citerne de carburant ? qui se passionnera pour l’installation de notre chauffe-eau solaire ? Car, à la différence des situations décrites dans les oeuvres post-apocalyptiques, dans notre cas le manque de ressources, à l’exception de vivres frais, ne se fait guère sentir. Nos razzias n’ont donc rien d’héroïque : pas de lutte à la machette pour arracher deux boîtes de haricots en sauce à la grappe de zombies qui squatte l’épicerie en ruine. Pas de combat à mort contre des punks déviants pour un jerrican de carburant. Non. Nous donnons plutôt dans l’hyper-consumérisme à tendance accumulatrice.

Je m’en tiens donc à mes quelques paragraphes et ferme le fichier-texte constituant mon journal de l’après catastrophe. J’ai renoncé à écrire la sensation forte d’avoir été épiés, la semaine passée, lors d’une simple promenade sur la piste cyclable. Et avant-hier au retour d’une partie presque nocturne de mini-golf. Curieuse partie d’ailleurs : elle nous emballait tous avant de nous plonger dans une tristesse douloureuse, le silence se faisant tellement violent que mon fils a rapidement remis en service la chaîne-stéréo de l’établissement pour redonner un peu de vie à l’endroit.

J’ai donc tu ces impressions et décide de poursuivre dans cette voie, afin ne pas alarmer les miens. Cela me dispense au passage d’être soupçonné de paranoïa.

L’ordinateur arrêté, j’observe, pensif, le matériel stocké dans le bureau que j’ai annexé ; située à l’étage, cette vaste pièce accueille armes et munitions. Sécurisées dans des armoires fortes dont le transport depuis le plus proche des magasins de bricolage a été laborieux.

Magnifiquement située près du lac, la villa que nous nous sommes appropriés regorge toute entière du fruit de nos rapines : grenier, garage et cellier abritent appareils de communication, conserves, médicaments, vêtements, chaussures... rangés soigneusement, en malles, cartons, boîtes... S’ajoutent à cet inventaire non exhaustif quantité de livres, CD, DVD... et depuis peu, de petits drones dotés de caméras.

Nous les avons récupérés tôt ce matin dans une boutique spécialisée d'Annecy, en prévision de je ne sais quelles éventuelles reconnaissances. Mon fils tenait à cette... acquisition alors pourquoi lui refuser ce qui ne nous coûte que du temps et du carburant à un moment de l'histoire où l'un comme l'autre ne nous sont plus comptés ?

Au gré de nos pérégrinations nous glanons, trions, emmagasinons... mais pourquoi finalement ? Nous ne sommes probablement plus assez nombreux sur Terre pour venir à bout des quantités formidables de biens de consommation produits au jour du Désastre avant de nombreuses années. Je me demande d'ailleurs si engranger ainsi ne relève pas de la névrose. A moins qu'il ne s'agisse d'une légitime prudence ? Ou d'une simple aubaine ?

En vérité, bien plus que la disette, l'épuisement des médicaments et des munitions ou la pénurie d'essence, ce sont les blessures, les maladies et les problèmes dentaires – toute une litanie issue du Vidal – que je redoute. Sans parler de la perspective de l'accouchement à venir...

Pour l'heure, à titre préventif, car l'hiver finira fatalement par arriver après un automne qui n'en a que le nom (fin octobre nous déambulons toujours en T-shirts), je nous administre de belles doses de vitamine C. Peut-être devrais-je nous prescrire aussi des oligo-éléments ou des oméga-3 ? A cette pensée, je réalise que, même après l'apocalypse, le français donne encore dans l'automédication.

Pour le reste, si nous sommes confortablement installés, j'ignore pour combien de temps, la question n'ayant pas été abordée. En tout cas clairement.

Un mouvement silencieux, à la périphérie de ma vision, interrompt ma cogitation. D'une poussée du pied, je fais pivoter un fauteuil sur pied rotatif, en bois verni, que n'aurait pas renié Philipp Marlowe.

Dans la lumière qu'un puits aménagé dans le toit déverse généreusement se tient mon fils. Il est parvenu à gagner le pas de la porte avec une agilité subreptice, réussissant l'exploit de traverser la pièce adjacente sans éveiller un parquet pourtant prompt au craquement.

Ainsi attifé – shemag, treillis, pistolet dans son étui bas et rangers couleur sable – il aurait tout du gamin jouant à la guerre. Si ce n'est que l'arme n'est pas une réplique inoffensive et que cette panoplie répondait aux nécessités pratiques du nouveau monde. Nous portons d'ailleurs tous un accoutrement assez similaire. La mode survivaliste.

“Luc ?”

Malmenant le bonnie-hat qui le vieillit et ajoute à son allure d'enfant-soldat, il s'approche sans hâte. Nul besoin d'être grand clerc pour comprendre qu'il a quelque chose à demander.

Curieux de savoir de quoi il peut s'agir, j'écarte les mains en guise d'invite.

“Je ne voulais pas te déranger...” Commence-t-il.

Sur cet aimable préambule, nous échangeons des sourires entendus : il sait que j'attends déjà sa requête. Ce genre d'instant complice constitue une précieuse source de joie. Particulièrement après les épreuves traversées.

“Tu ne me déranges pas. J'allais vous rejoindre après avoir écrit un peu.”

Il se met à retaper son chapeau. Sans doute pour se donner une contenance.

“Ah. Ton journal ?”

A force de tourner autour du pot, nous risquons de nous satelliser... pourtant je m'amuse à prolonger la joute :

“Oui, mi-témoignage, mi-exutoire. Mon moyen de me “purger”.”

Il hoche la tête et je constate que Léa lui a raccourci les cheveux. Seul, il ne serait sans doute pas parvenu à un résultat aussi harmonieux.

“C'est toujours ce que tu m'as expliqué au sujet de ton travail. “Dire pour ne pas être dévoré par les horreurs”.”

Il me cite mot pour mot... Et me catapulte vers une époque semblant si lointaine. Si lointaine et intangible que je pourrais douter de sa réalité. Les images des atrocités que j'ai eu à connaître lorsque j'étais flic se sont estompées. Il n'en demeure que des fragments ténus, à la violence émoussée.

D'avis que le présent doit prévaloir et impatienté, je le questionne directement :

“Bien. Trêve de palabres. Que veux-tu ?”

Il a du accumuler suffisamment d'élan mental car il répond d'une traite :

“Est-ce que tu m’autorises à utiliser une voiture ? Seul, je veux dire.”

Si je ne voyais son souffle retenu et les stigmates de l’appréhension, j’éclaterais de rire. Me composant un visage grave, je patiente quelques instants avant de répondre. Pour l’effet dramatique car ma réponse sera positive. Evidemment. Je crois même judicieux de le rendre aussi débrouillard que possible : en ces temps troublés, toutes les compétences doivent être cultivées.

“Voyons...”

Ma torture ne se prolonge pas davantage. Salomon improvisé, je me prononce séance tenante :

“Oui. Bien sur. J’aurais du y penser moi-même. Tu te débrouilles bien. Il te faudra juste quelques leçons en tout-terrain. Sinon, tu as déjà pensé à un véhicule ?”

Plus “geek” que GTIste, il n’a jamais été un passionné de bagnoles et je m’attends à une réponse évasive. Ou à un choix raisonnable et écologique, comme une hybride. Il n’en est rien et bien, au contraire :

“En fait j’ai repéré une Jeep dans la cour de la maison des russes...”

Il fait allusion à une énormité immobilière bâtie par un grossium de l’ex-URSS, une chose prétentieuse avec colonnades, pseudo-jardin à la française et bassin néo-classique où des dauphins statufiés crachent leur eau chlorée. Enfin Crachaient. En bref, une abomination architecturale qui ne pourrait ravir qu’un texan ou un apparatchik, justement. Elle est située à deux pas et m’a toujours offensée.

“Tu as une idée en tête ? Tu veux prendre la route et essayer de retrouver ta mère ?”

Voilà en effet qui pourrait le motiver. Et ne serait pas sans m’inquiéter.

“Tu dis toujours qu’être pragmatique peut éviter bien des déconvenues, alors, non, je ne pars pas à la recherche de maman.”

C’est le jour des citations et de l’ode au père... mais je m’attendais à autre chose. Intrigué, je le laisse venir. Je le vois déglutir avant de continuer.

“Si elle et Laurent sont toujours en vie, je pense qu’ils vont revenir en Suisse. Et lui doit être encore mieux formé que toi.”

Officier de réserve de l’armée helvétique et donc astreint à des périodes de service régulières (et sportif, lui), il l’est incontestablement. Aucune raison de s’offusquer d’une remarque pertinente. A cette déclaration, je souris donc. Et confirme.

“Tu as sans doute raison.”

Constant, il poursuit.

“Pour en revenir à la Jeep, je veux être capable d’aider. Et aussi d’être autonome. Si je peux le faire au volant d’une voiture que nous n’aurions pas pu nous acheter avant, tant mieux. Et la pollution n’est plus une question prégnante.”

Il envisage la question sous plusieurs angles. C’est bien. Et le gamin a toujours montré une grande faculté d’adaptation. En outre les valeurs qui lui ont été inculquées se sont enracinées dans le jardin de son libre-arbitre, ce qui, paternellement, me ravit. Je ne peux m’empêcher de lui ébouriffer les cheveux en témoignage du plaisir que me procure cette discussion.

Puis mon naturel d’amateur de mécaniques reprend le dessus.

“De quelle couleur ton engin ?”

Il me renseigne du tac au tac.

“Rescue Green.”

Il sait que j’ai toujours retenu facilement les informations... frivoles. Années de fabrication de certaines bagnoles, nomenclature des matériels militaires, désignations exactes des teintes par constructeur, détails des séries-télé... Mais comme la futilité de ces connaissances peut-être relaxante, parfois.

J’accueille avec un léger sourire sa réponse, me demandant s’il se souvient que j’apprécie particulièrement cette livrée verte pimpante. Un ange passe puis s’éloigne lorsque nos talkie-walkies grésille avant de diffuser :

“Jas, Luc, vous pourriez me rejoindre au salon ? Il se passe un drôle de truc avec Internet.”

Luc et moi nous entre regardons, dubitatifs. Qu'est-ce qui pourrait bien arriver avec le "web" alors que notre nouveau monde ne compte plus ni électricité ni connectivité ? Ni quoi que ce soit d'organisé au niveau global.

Sans vraiment nous ruer au rez de chaussée, nous mettons tout de même un certain empressement à rejoindre Léa. Précédés par les grincements des larges marches de chêne de l'escalier droit, nous la retrouvons devant l'ordinateur portable que nous utilisons pour diffuser des films, dans un coin dédié du salon, par la grâce d'un luxueux rétroprojecteur.

Pour l'heure, elle a installé la machine sur le rebord d'un élégant meuble cèrused logeant une belle collection de classiques hollywoodiens en DVD glanés. Elle officie assise sur un tabouret de bar.

"Alors ?"

Notre interrogation est parfaitement synchrone. Ma compagne hausse un sourcil, surprise par notre enthousiasme.

"Alors, vous trouvez normal qu'Internet fonctionne ?"

Des deux index, à la fois perplexe et ravie de son effet, elle désigne l'écran de la machine, blanc et anonyme, à l'exception de l'encart central proposé en général par les moteurs de recherche. De sa patience infinie, le curseur y clignote.

"En fait, j'ai cliqué sur l'icône de connexion histoire de voir ce qui se passerait et cette page est apparue. Du coup, j'ai tapé "grossesse", à tout hasard et j'ai obtenu un long article avec photos. En français."

Pour la démonstration et joignant le geste à la parole, elle inscrit cette fois "accouchement" avant de lancer la requête.

Sans proposition préalable de plusieurs sites, aussitôt un sujet riche en iconographie s'affiche. Aucune publicité ne le pollue. Juste une information précise s'achevant sur un paragraphe intitulé "conseils pratiques". Nous sommes sidérés.

Seul le discret ronronnement du groupe électrogène niché à l'extérieur meuble le silence suivant cette découverte.

Sans déloger Léa, Luc se penche sur le clavier et, à son tour, propose un autre thème : "construire une éolienne".

Très judicieux dans notre situation. J'opine en silence tandis que des plans précis, assortis de recommandations de montage et d'installation, apparaissent.

Je me surprends moi-même à succéder à mon fils pour taper "Jules Verne". Histoire de vérifier si la culture demeure au programme des survivants. Ce qui se confirme.

La consultation d'autres sujets démontre sans discussion que ceux qui ont décimé l'humanité – comment douter de l'intervention d'une main extérieure ? – ont également pensé au futur des rescapés. Etrange ambivalence.

La production de courant électrique est largement abordée. et je vois même, après les éoliennes, un vélo d'appartement relié à un alternateur de bagnole. Rien de révolutionnaire ou d'exotique : on nous propose des bricolages à partir de matériel courant, facile à se procurer. J'avoue que j'aurais aimé y trouver de ces dispositifs surunitaires que les sites écolo d'avant le cataclysme mettaient en avant. Des montages qui faisaient hurler à l'hérésie les scientifiques traditionnels et dont les principes continuent de m'échapper. Mais ils faisaient rêver.

Le webmaster inconnu ne fournit en revanche aucune cartographie démographique actualisée : l'interrogation "survivants" fait caler le moteur de recherche, quelle que soit la façon dont la tourne. "On" ne cherche en tout cas pas à nous aider à nous retrouver.

L'enthousiasme initial en pâtit un peu et nous restons là, en proie à des sentiments mêlés : nous sommes à la fois enivrés par cette découverte, voire même reconnaissants puisque notre avenir pourrait en dépendre, et un peu amers. Une civilisation ayant d'un claquement de doigts anéanti presque intégralement une espèce ne dispose-t-elle pas des moyens suffisants pour situer – au moins – les lieux de rassemblement des rescapés ?

Quel dessein contrecarrerait leur localisation ? Mais, à la réflexion, existent-il seulement ces regroupements ? Et en premier lieu, comment essayer de saisir les motivations de ceux (impossible de

croire qu'un seul être puisse être responsable du mal qui a été fait) décidant de notre devenir sans autre indice que leur... puissance ?